

La Fille de d'Artagnan, France, 1994, 125 minutes

Sylvie Gendron

Number 174, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59420ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, S. (1994). Review of [*La Fille de d'Artagnan*, France, 1994, 125 minutes]. *Séquences*, (174), 38–39.

ration à caractère permanent et à la signification inaltérable: nos vies sont constamment agitées dans l'ombre par des fils ténus qui nous dirigent et il ne dépend que de nous de regarder en nous-mêmes, d'écouter en silence notre propre chant intérieur afin de chercher à exprimer, de la meilleure façon possible, notre vision personnelle.

Maurice Elia

TROIS COULEURS-ROUGE – Réal.: Krzysztof Kieslowski – Scén.: Krzysztof Piesiewicz et K. Kieslowski – Phot.: Piotr Sobocinski – Mont.: Jacques Witta – Mus.: Zbigniew Preisner – Son: Jean-Claude Laureux – Dir. art.: Claude Lenoir – Cost.: Corrine Jorry – Int.: Irène Jacob (Valentine), Jean-Louis Trintignant (Le juge), Frédérique Feder (Karin), Jean-Pierre Lorit (Auguste), Samuel Lebihan (Le photographe), Marion Stalens (La vétérinaire) – Prod.: Marin Karmitz – France/Suisse/Pologne – 1994 – 99 minutes – Dist.: Alliance Vivafilm

La Fille de d'Artagnan

Il y a des films auxquels on ne s'attend pas, dont on n'imagine même pas qu'ils puissent exister. **La Fille de d'Artagnan** est de ceux-là. Depuis près d'un siècle que le cinéma existe, le genre «cape et d'épée» (qui a été exploité dès les débuts du cinématographe) a fait l'objet de toutes sortes d'interprétation. Curieusement cependant,

les films de ce genre se prennent rarement au sérieux. Peut-être que de voir des hommes faits ornés de chapeaux à plumes, courant l'épée à la main, l'air redoutable, n'a jamais inspiré grande crainte. Il y a, il est vrai, un petit quelque chose de ridicule dans le film de cape et d'épée qui tient peut-être aussi à la légèreté des personnages qui sont plus souvent dignes de bandes dessinées que de tragédies grecques. En tout cas, on croyait bien avoir fait le tour du genre et, n'eût été l'horrible **Three Musketeers** de Disney, on voyait mal ce que l'on pouvait faire de plus, à défaut de mieux et certainement, à défaut de nouveau. Pour ma part, je n'avais rien vu d'exceptionnel dans ce genre depuis le **Three Musketeers** de Richard Lester, que je considère comme un modèle d'intelligence.

Jusqu'à ce jour où j'ai vu **La Fille de d'Artagnan**. Plus qu'un simple film de cape et d'épée, nous avons là une œuvre à la fois brillante, superbement photographiée, chorégraphiée et mise en scène, dont le propos révèle un modernisme pour le moins surprenant. Nous avons là un film touffu, tellement dense qu'il faudra sans doute le voir plusieurs fois pour en comprendre toutes les ressources et bien en saisir les références.

Oui, étonnamment moderne. Malgré que le film mette en scène ces bons vieux

mousquetaires, l'intérêt principal réside assurément dans le fait que le héros est une héroïne. Pour la première fois, nous avons affaire à un personnage féminin fort qui ne se contente pas de casser une cruche sur la tête d'un méchant qui roule à ses pieds pendant une bagarre menée par des hommes, ou qui ne se couvre pas le visage en poussant de petits cris de mouette affolée à la vue de tant de violence masculine. Et cette femme n'est pas non plus la vilaine méchante qui, retorse, est la seule femme qui ait appris à manier habilement la dague alors que toute vraie jeune fille qui se respecte ne sait manier que l'aiguille à broder. Autant de clichés qui faisaient jusqu'à présent que les femmes n'avaient qu'un intérêt romantique dans ces films, à peine plus important que celui des femmes dans le western.

Autrement dit, à part porter élégamment les robes à panier et soupirer à s'en faire éclater le corsage, la femme du film de cape et d'épée n'avait somme toute qu'un rôle décoratif de circonstance. Dans ce film-ci, la classique et obligée scène finale qui oppose dans un combat mortel le bon et le méchant nous offre un beau duel sur toit de château mettant aux prises le vilain de Crassac et la brave Éloïse dont le coup d'épée n'a rien à envier à son d'Artagnan de père. Et si justement le père intervient et sauve la fille, c'est comme un compagnon d'armes qui vient à la rescousse d'un infortuné bretteur et non comme l'ultime sauveur de la donzelle en détresse.

La Fille de d'Artagnan casse enfin tous ces vieux clichés poussiéreux et, sous couvert des éléments classiques du genre, Tavernier nous offre une œuvre actuelle qui parle des relations homme-femme, des relations père-fille, des vicissitudes de la vie «moderne», de la vanité des grands, tout cela avec une légèreté qui n'entache en rien le «sérieux» du propos d'origine. Ici, nos héros sont faits de chair et de sang, souffrent des petits maux de la vie et se couvrent parfois de ridicule.

Par exemple, nos mousquetaires rhumatisants s'accordent à dire que rien ne surpasse en douleur celle causée par les hémorroïdes (ce qui n'est pas sans rappeler cette scène de **Ride in the Whirlwind** (M. Hellman - 1965) où les cow-boys sont affligés de furoncles qui les font atrocement souffrir). Les héros de Tavernier ratent le cheval sur lequel ils devaient atterrir, se

Sophie Marceau et
Charlotte Kady



cognent le nez sur les portes d'auberges qui parfois doivent faire relâche et escaladent à grand peine des murs de château alors qu'il eut été si simple de passer par la porte ouverte. L'humanité de ces propos nous mène loin d'un pastiche burlesque et peu intéressant parce que superficiel. Nous sommes au cœur même de la fantaisie intelligente et tout dans ce film est extrêmement brillant et débordant d'esprit. C'est assez rare de nos jours pour être affirmé sans hésitation.

Ici, la moindre phrase de dialogue est plus près des grands auteurs littéraires, tels Molière ou Dumas, que d'un «passe-moi le beurre» affligeant mais tellement courant. Toutes les situations sont essentielles à l'intrigue en cela qu'elles ajoutent aux personnages et à l'action et rythment le film de la façon la plus emballée qui soit. Il n'y a aucun temps mort, aucune pause. Pas un acteur qui ne soit inutile, ne serait-ce que parce qu'il rehausse la cocasserie du film, lui donne plus de texture et de saveur. Si j'osais, je dirais que le meilleur de l'esprit français est dans ce film et qu'une entreprise pareille mérite un succès sans précédent.

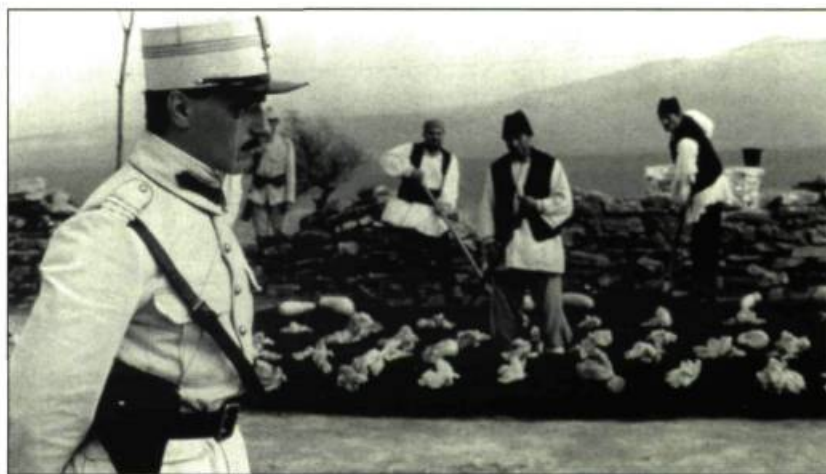
S'il est vrai que le cinéma américain se fait menaçant pour le reste du cinéma mondial, c'est certainement avec des films comme celui-ci que l'on pourra repousser la menace. Tavernier nous prouve de belle façon qu'il est possible de faire un film qui soit à la fois divertissant, touchant, beau et élégant et qui puisse être vu par le plus grand nombre sans tomber dans la bêtise ou la naïveté. Que demander de mieux? D'Artagnan, Fanfan la Tulipe et Cyrano peuvent dormir en paix: dorénavant, la relève est assurée.

Sylvie Gendron

LA FILLE DE D'ARTAGNAN – Réal.: Bertrand Tavernier – Scén.: Michel Léviand d'après une idée de Ricardo Freda et Éric Poindron – Phot.: Patrick Blossier – Mont.: Ariane Boeglin – Mus.: Philippe Sarde – Son: Michel Desrois et Richard Lamps – Dir. art.: Goeffroy Larcher – Cost.: Jacqueline Moreau – Int.: Sophie Marceau (Éloïse), Philippe Noiret (d'Artagnan), Sami Frey (Aramis), Claude Rich (Duc de Crassac), Jean-Luc Bideau (Porthos), Raoul Billeret (Athos), Charlotte Kady (La femme en rouge), Nils Tavernier (Quentin) – Prod. exéc.: Frédéric Bourboulon – France – 1994 – 125 minutes – Dist.: Malofilm

Un été inoubliable

Ces dernières années, la guerre civile entre Serbes et Croates a fait redécouvrir au monde l'horreur et la dure réalité de la purification ethnique et du nationalisme exacerbé. Ce fléau ne date pas d'hier dans les Balkans, seulement il a été annihilé ou engourdi par d'autres doctrines qui, elles, ont donné lieu à d'autres luttes dont l'objectif final a fait oublier les querelles fratricides. Par contre, une fois ces



démons abattus, en peu de temps les idéaux de race supérieure et unique et d'hégémonie territoriale ont rapidement repris leur place.

A en juger par ses témoignages, Lucian Pintilié, réalisateur né à Bucarest en 1933 dans une Roumanie monarchique, a découvert avec la guerre la purification ethnique et la discrimination entre les différentes ethnies qui formaient la population de son pays. Il lui en est resté un regard très critique envers le nationalisme à tous crins.

Déjà dans **Le Chêne**, en 1992, film dont l'ironie mordante frôle le désespoir, ce réalisateur a raconté le fractionnement de son pays pendant la dernière année du régime de Ceausescu avec un rare talent. Dans **Un été inoubliable**, il aborde avec le même brio le thème du conflit intérieur d'un officier pris entre ses allégeances familiales et son cheminement de carrière.

Dans une bourgade frontalière de la rive gauche du Danube, le couple Dimitriu assiste à un bal organisé pour les notables de l'endroit. Elle, Marie-Thérèse von

Debretsky, Hongroise du côté de son père et ayant étudié en Angleterre, éblouit tout le monde par sa beauté et sa vivacité d'esprit. Lui, capitaine dans l'armée roumaine, sort en droite ligne de l'école militaire prussienne. Un officier supérieur fait ouvertement la cour à la jeune femme mais elle dédaigne ses avances. La vengeance ne tarde pas. La famille Dimitriu est envoyée de l'autre côté du Danube, dans une petite garnison, dont la mission consiste à combattre les contrebandiers macédoniens qui

tendent de passer la frontière. Le capitaine Dimitriu fait un jour face à une situation tout à fait à l'encontre de ses principes, puisqu'on lui demande de poser un geste qui n'a pour seuls motifs que la xénophobie et l'intolérance. Il demande alors un ordre écrit...

Adapté librement par Pintilié d'une nouvelle, «La Salade», de Peter Dimitriu, ce film est encadré de deux segments de début et de fin qui établissent qu'il s'agit d'un récit autobiographique, raconté par le fils Dimitriu, d'un événement qui date de son enfance. Ce détail n'ajoute rien à la compréhension de cette histoire et on aurait pu s'en passer. Mais, il s'agit là d'une des rares faiblesses de ce film.

Nous y naviguons du vaudeville à la tragédie la plus pure. Pintilié nous entraîne d'un extrême à l'autre avec une maîtrise de la mise en scène qui laisse pantois. Parfois, la compréhension d'une situation repose sur un silence, un geste et, même tout simplement, le décor. Par contre, on souligne de façon caricaturale la bêtise et la flagornerie des officiers supérieurs, pour qui un ordre, aussi ridicule ou illogique soit-il,